

Introduction

Que révèle le Familistère ?

Tout semble avoir été dit sur Godin et sur le Familistère. Modèle ou contre-modèle, le Familistère ne laisse pas indifférents ceux qui le connaissent. Et quel que soit le jugement porté, chacun respecte une certaine déférence : critiqué radicalement ou porté aux nues, le Familistère « c'est quelque chose ». Au-delà des jugements, il suscite localement une reconnaissance partagée.

Si le Familistère provoque presque inévitablement le jugement et le débat, il est surtout largement ignoré ou méconnu. Méconnu des mouvements sociaux, des politiques et des scientifiques, il renvoie, par défaut une image éclatée peu conforme à la réalité : entreprise paternaliste (patron mode XIX^e), ensemble carcéral (institution totalitaire, secte), témoin d'un socialisme utopique (modèle dépassé).

Le Familistère est d'abord une expérimentation. Il résulte d'une volonté qui s'exprime également ailleurs : l'engagement socialiste, le pacifisme, le féminisme, la politique, la démocratie. Le Familistère comme les écrits de Godin servent une conviction : sans avoir accès à la violence et sans appauvrir personne, il est possible de permettre au peuple de s'élever et de vivre décemment, dans un logement sain et par un travail digne, où il est respecté.

À ce titre, Godin s'impose comme une figure majeure et méconnue de la pensée économique et sociale du XIX^e siècle. Le Familistère

conserve une place centrale dans l'œuvre de Godin, parce qu'il témoigne de la pertinence de sa pensée. Charles Fourier, Victor Considérant, Robert Owen, Henri de Saint-Simon, Louis Blanc, Étienne Cabet ont produit des œuvres remarquables et certains d'entre eux ont tenté de réaliser leur utopie. Mais ces tentatives - essais phalanstériens, New Harmony, cités ouvrières, ateliers sociaux, Icarie - n'ont guère été durables et se sont soldés par des échecs presque absolus.

Quelle que soit la postérité de son œuvre théorique, Karl Marx a certes inspiré des générations de chercheurs et d'enseignants. Mais qu'a-t-il inspiré comme pratiques sociales ? Son œuvre économique se double d'une doctrine sociale qui légitime la lutte des classes et la violence révolutionnaire.

Non seulement la théorie socio-économique de Godin n'a jamais été le prétexte à une action violente, mais l'homme a réalisé une œuvre qui a vécu un siècle, dont 80 ans après son décès, a offert du travail, une éducation, des services de santé, culturels, sociaux qui n'ont pas d'équivalent à son époque, à plusieurs milliers de femmes, d'hommes et d'enfants, sans aucune discrimination. Aucun homme n'est mort, n'a risqué sa vie, en son nom. De cette expérimentation remarquable, le fondateur a tiré des leçons profondément originales et dont l'actualité est étonnante.

La plus essentielle – qui a été redécouverte de nombreuses fois – est celle qui caractérise toute l'histoire de la coopération et de l'économie sociale : c'est la nécessité de la paix et d'une pratique non-violente de changement social. Sans la paix et cette pratique non violente, il ne peut y avoir de développement humain. Le Familistère est donc un lieu où Godin cherche à établir l'harmonie entre les hommes. Y est-il parvenu ? Un grand nombre d'auteurs ont répondu, chacun à leur manière, tantôt positivement, tantôt négativement à cette question. Si chacun s'accorde à reconnaître la grandeur, l'importance architecturale, sociale, économique des

réalisations de Godin, la critique est souvent à la hauteur de la louange. Il faut faire montre d'une extrême prudence pour juger le Familistère. La compréhension est complexe, ici plus qu'en tout autre lieu. Cette complexité provient de la difficulté à interpréter les données écrites et plus encore à connaître ce que représentait le Familistère pour les familistériens eux-mêmes. Il est à ce propos un fait irréductible : les personnes qui habitaient ces lieux l'avaient choisi. Pour comprendre ce choix, une démarche simplement sociologique ou économique ne peut suffire car un fossé culturel nous sépare des familistériens. Seule une démarche d'anthropologie ou d'historien peut nous faire accéder à la compréhension du Familistère.

Le Familistère nous invite à questionner notre quotidien aujourd'hui. En premier lieu, il nous fait sentir à quel point nous sommes dépossédés de notre vie : de notre vie économique bien sûr à travers le contrat de travail ou la soumission à des marchés dont les règles nous échappent de plus en plus ; de notre vie sociale ensuite à travers la médiatisation croissante des relations interpersonnelles ; de notre habitat encore, soumis lui aussi à des marchés de produits stéréotypés ; de nos loisirs, présentés aujourd'hui comme des activités marchandes parmi d'autres qu'on essaie et qu'on abandonne au gré des saisons ; de notre consommation, dont les produits, avant de nous parvenir, parcourent des chemins qu'on ignore, ont des goûts, des durées de vie, des formes décidés par d'autres. À travers le Familistère, Jean-Baptiste André Godin interroge notre mode de vie et nous renvoie en fin de compte à une question : Avons-nous déjà vraiment réfléchi à ce que nous pouvions faire pour nous réapproprier notre vie ?

L'œuvre de Godin reste mal connue, en dépit d'importants travaux de recherche, ceux réalisés par Guy Delabre et Jean-Marie Gautier en particulier. Cette œuvre est foisonnante et place Godin comme l'un des grands penseurs du travail. Ce qui frappe c'est en effet à la fois la dimension de l'œuvre pratique – le Familistère –, l'ampleur de

l'œuvre écrite et la cohérence de l'ensemble. Nous présenterons le parcours de Jean-Baptiste André Godin et le Familistère sous l'angle architectural et organisationnel (chapitre I). Pour comprendre le Familistère, il est nécessaire de le placer face au problème qu'il ambitionne de résoudre : la misère du peuple. Godin propose une réponse qui s'inscrit dans une tradition de pensée et d'action inspirée des philosophes des lumières et des socialistes du début du XIX^e siècle, tradition poursuivie par ce qu'on nomme aujourd'hui l'économie sociale. Le principal inspirateur de Godin fut Charles Fourier. Mais la condition de création de son œuvre exige une rupture avec le maître (chapitre II). Cette réflexion nous conduit à l'objet central de ce travail : la définition de la place de Godin dans le mouvement coopératif et l'économie sociale (chapitre III). Il apparaît, plus encore que le grand économiste Charles Gide lui-même, comme le fondateur par excellence de l'économie sociale. En effet, au moment où les mouvements mutualistes et coopératifs se séparent, où la coopération de consommation est opposée (par Gide en particulier) à la coopération de production et où l'association n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse, Godin articule les trois initiatives mutualistes, coopératives et associatives au sein du Familistère. Il montre que la mutualité est première et d'intérêt général, que la coopération, à la fois de production et de consommation, est l'outil majeur du développement de l'économie sociale et, enfin, que l'association est l'institution englobante des deux autres.

Nous étudions ensuite les regards croisés de Karl Marx (chapitre IV) et de Frederic Taylor (chapitre V) afin de montrer que l'œuvre de Godin n'est réductible ni à la conception socialiste de la société inspirée par les travaux de Marx, ni à la conception taylorienne de l'entreprise et du travail.

Comme l'on sait, le marxisme a dominé les pensées de changement social de tout le XX^e siècle et est encore influent dans la gauche politique de nombreux pays. L'importance de Taylor n'est pas moindre.

Depuis plus d'un demi-siècle, les managers ont tenté de remplacer le taylorisme – par le marketing, par le management des ressources humaines, enfin par le management-client. Le projet d'organisation scientifique du travail (OST) de Taylor est néanmoins toujours largement pratiqué et renouvelé de façon massive dans l'industrie et les services.

Même critiquées, ces deux pensées constituent les cadres essentiels de la pensée socio-économique des XIX^e et XX^e siècles. En effet, les analyses du travail et de son organisation renvoient inévitablement aux concepts de classe et de lutte de classes ou à ceux de fonction, de système d'organisation, de pouvoir. Si quelques penseurs ont cherché à articuler les deux traditions de pensée, la majorité se sont inscrits, y compris par le biais d'une critique des travaux qui font référence, dans l'une ou l'autre de ces traditions. Godin conçoit une entreprise qui échappe, au moins partiellement, à la fois à la critique marxiste et à la pratique taylorienne.

En addenda, nous proposons quelques pistes d'interprétation philosophique de l'œuvre de Godin.

I

Le Familistère de Guise et son fondateur

Jean-Baptiste André Godin : un homme, une œuvre

Jean-Baptiste André Godin naît le 26 janvier 1817 à Esquéhéries, petit village à proximité de Guise. Fils d'un artisan serrurier, il doit quitter l'école à 11 ans pour rejoindre l'atelier paternel. Très déçu et avide de curiosité, il souhaite dès cet âge sortir de la condition ouvrière. Son vœu le plus cher à cette époque est d'être enseignant.

Il quitte sa région natale en 1835 pour rejoindre son oncle maître serrurier à Condé-en-Brie, puis le fils de ce dernier, Jacques Nicolas Moret, à Bordeaux où il entame son tour de France de compagnon. Au cours de cette expérience marquante qui se termine en 1837, il découvre, en plein développement du capitalisme, l'injustice et la dureté de la vie ouvrière. La France d'entre 1830 et 1848 est une France de pauvreté : conditions de logement déplorables, longueur de la journée de travail, salaires de misère, travail des enfants, y compris en dessous de 8 ans, malnutrition, épidémies.

C'est aussi une France qui gronde. Les travaux dénonçant les conditions de développement du capitalisme se multiplient : la seule année 1840 voit paraître *L'Organisation du travail* (Louis Blanc), *Qu'est-ce que la propriété ?* (Pierre-Joseph Proudhon), *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (Louis-René Villermé), *De la misère des*

classes laborieuses en Angleterre et en France (Étienne Buret), *Voyage en Icarie* (Étienne Cabet). Comme ses contemporains, Godin est révolté par ce qu'il observe. En 1842, il découvre dans le *Guetteur de Saint-Quentin* un article sur la théorie de Fourier. Il commente l'impression que fait sur lui cette lecture : « Pour la première fois, je trouvais la pensée affirmant la justice, et les lois de son équilibre applicables à toutes les actions humaines ; Fourier avait donc immédiatement ce mérite à mes yeux, d'être le premier des réformateurs qui, écartant tout préjugé de caste, cherchait la réalisation de la justice, de la liberté et du bonheur pour tous sur la terre. » (*Solutions sociales*, 1871, p. 139)

Il reprend son travail à la forge et a l'idée de remplacer la tôle par la fonte dans la fabrication des poêles : le succès est immédiat. En 1840, il crée son premier atelier de fonderie à Esquéhéries. En 1846, il achète les terrains, dépose les brevets et construit son usine à Guise. Il a 36 ouvriers, qui deviendront dans les années 1860 ses premiers collaborateurs. En 1848, Godin se rend à Paris et s'enthousiasme pour la révolution. Ses amis de Saint-Quentin le poussent à se présenter sur la liste phalanstérienne lors des élections à l'Assemblée constituante d'avril 1848. C'est son premier acte politique et dans sa profession de foi il fait une place importante au travail. Il appartient à la république, dit-il « de substituer à la lutte et à la concurrence l'accord et l'émulation, et d'identifier l'intérêt individuel et l'intérêt général » (*Solutions sociales*, 1871). Dans cette France de 1848, il est l'un des phalanstériens les plus fidèles au maître. Il écrit :

Je suis phalanstérien parce que la théorie phalanstérienne donne le moyen d'extirper la misère et la souffrance sans rien ôter à ceux qui jouissent, parce qu'elle ajoutera au bonheur du riche et qu'elle éliminera les souffrances du pauvre, parce qu'elle reconnaît et sauvegarde tous les intérêts et les droits existants. Je suis phalanstérien parce que la théorie phalanstérienne fait appel au dévouement, à l'étude, à la conviction ;

parce qu'elle réproue la violence, la guerre civile, l'anarchie ; parce qu'elle ne veut pas s'imposer aux nations par la force, mais par la preuve du bien qu'elle doit produire, en la pratiquant seulement sur la population d'un village nouveau qu'il suffira de construire sur une lieue carrée de terrain. L'idée phalanstérienne enfin résume toutes les aspirations les plus larges, les plus élevées et les plus généreuses de l'esprit humain. Elle respecte et protège toutes les tendances légitimes et sacrées du cœur [...]. Voilà pourquoi je suis phalanstérien.

(*Le Courrier de Saint-Quentin* du 16 juillet 1848)



La classe de Madame Lobjeois à l'école du Familistère de Guise (photographie anonyme, 1899 - coll. Familistère de Guise)

Godin se distingue de la majorité des penseurs sociaux qui ne conçoivent pas de changement social sans rupture, sans violence, sans lutte contre les exploités. Il s'agit non pas d'imposer par la force et à tous un autre modèle, mais de réunir une population dans un village où seront bannies toutes pratiques qui n'expriment pas les « aspirations les plus larges, les plus élevées et les plus généreuses de l'esprit ». Déjà est dépassée toute conception simpliste de l'homme, égoïste ou altruiste, car l'homme est capable d'être à la fois égoïste et altruiste. L'enjeu majeur est de fixer les règles qui permettront l'expression de la générosité, alors que l'entreprise capitaliste exprime les aspirations les plus étroites, basses et égoïstes. On voit l'attrait du fouriérisme : il permet de rompre avec le débat interne à la « civilisation » industrielle, en nous invitant à concevoir et à bâtir la société d'« harmonie ».

Le mouvement associationniste est décapité par le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte du 2 décembre 1851. La sévère répression qui touche les leaders socialistes de 1848, qui seront pour la plupart exécutés ou déportés, fait craindre à Godin pour sa liberté. Il construit un atelier à Forest-les-Bruxelles afin de pouvoir se replier en Belgique. Il poursuivra son projet bruxellois en créant une fondation en 1858 à Laeken-les-Bruxelles.

Tout en soutenant l'expérience phalanstérienne de Victor Considérant au Texas, il fait part à l'école sociétaire de ses intentions de réaliser un phalanstère. Godin se rend rapidement compte de l'échec des essais phalanstériens des héritiers de Fourier et en particulier de l'expédition au Texas de 1853-1857 qu'il financera largement. En 1857, il écrit à Considérant et lui reproche de ne pas réaliser le projet sociétaire, qui nécessite au-delà des capitaux, dit Godin, « un territoire » pour « fonder une ville » et, à la tête des colons, un homme qui « possède à un haut degré l'art du gouvernement des hommes ». Les faits confirment rapidement ses doutes : « Dès qu'il fut établi pour moi que l'entreprise du Texas devait marcher chaque jour vers sa ruine, je me mis à travailler à la réparation

du préjudice que cette affaire avait causé à ma fortune [il y laisse environ le tiers de sa fortune] et à mon industrie [...]. En perdant alors les illusions qui avaient motivé ma confiance, je fis un retour sur moi-même, et pris la ferme résolution de ne plus attendre de personne le soin d'appliquer des essais de réformes sociales que je pouvais accomplir par moi-même. »

Cette décision s'impose dans la mesure où Godin ne concevait pas de promouvoir le fouriérisme sans penser à intervenir simultanément à Guise, dans sa propre industrie. Dès 1856, il crée le jardin d'agrément en bordure de l'Oise, tout près de l'usine afin que les ouvriers puissent venir s'y délasser pendant les pauses. En 1857, il écrit :

Depuis longtemps, j'ai conçu le projet de faire construire des habitations pour les ouvriers employés dans mon établissement ; mais, au nombre des difficultés de réalisation de ce projet, figure celle de la conception architecturale. En fait d'habitation, la science de l'architecte s'est toujours exercée à la recherche de tout ce qui convient à l'isolement le plus complet possible de chaque famille. Peu d'hommes se sont préoccupés de ce qu'on pourrait appeler l'« architecture sociétaire », dans laquelle les économies deviendront un élément nouveau de bien être, en même temps que la concentration des ressources mettra, à la portée de tous, des jouissances que la richesse seule peut donner aujourd'hui.
(Lettre du 5 décembre 1857 à Calland, *in* Delabre et Gautier, 1983, p. 82)

De la théorie à la pratique : Godin est un expérimentateur et ses propos sonnent comme une critique de l'action politique détachée de l'action économique et sociale. Se penchant plus tard sur ses réalisations, il commente :

Ne vaut-il mieux pas réaliser sur le terrain de la vie pratique, en étudiant les données de l'expérience, que d'ambitionner

d'abord l'honneur de se faire connaître par des projets de réformes ou d'institutions, qui souvent se consomment en vaines paroles ou en essais infructueux ? Il m'a paru plus sage d'agir que de parler ; j'ai vu dans cette ligne de conduite l'accomplissement d'un double devoir : ne pas occuper inutilement le public d'idées que l'expérience eût pu condamner, et n'avoir à l'entretenir que de vérités sur lesquelles les faits aient permis de prononcer un jugement que la postérité pourra sanctionner. » (Conférence au personnel du 16 novembre n° 1877, *Le Devoir*, t. XVIII, p. 706)

Il conçoit les premiers plans en 1858 et, entre 1859 et 1877, l'essentiel du Familistère voit le jour. Il écrit durant cette période *Solutions sociales*, publié chez Guillaumin en 1871, ouvrage central de l'œuvre, à la fois théorique et programmatique.

En juin 1870, Godin se présente à l'Assemblée constituante. Il est élu député. Il ambitionne de proposer au niveau national des programmes d'actions répondant aux problèmes sociaux et inspirés de ce qu'il réalise à Guise. Il est profondément déçu par l'action parlementaire et décide de ne pas renouveler son mandat en 1876, préférant centrer ses efforts sur l'action au Familistère : « Je ne suis pas au nombre des hommes pour lesquels la députation est une fonction nécessaire. Il est pour moi d'autres moyens de me rendre utile à la société. Dans le domaine de l'industrie, je puis doter mon pays de nouvelles découvertes ; dans le domaine des lettres, il me reste à éclairer les faits trop incompris de l'œuvre que j'ai fondée à Guise comme étude sociale. Je puis donc laisser à d'autres le soin de veiller aux affaires de l'État. » (*Le Devoir*, t. XVII, p. 130) Godin se concentre sur le développement du Familistère. Il s'exprime essentiellement dans *Le Devoir*, journal de l'Association du Familistère, qui paraît de façon hebdomadaire entre 1878 jusqu'à sa mort en 1888, puis mensuellement jusqu'en 1906. Sa compagne et collaboratrice, Marie Moret, rassemble ses écrits après sa mort dans *Documents pour une bibliographie complète de J.-B. A. Godin*, dont les trois volumes

paraissent entre 1897 et 1910. Marie Moret est aussi celle qui assure le développement de l'éducation au Familistère. Elle enseigne puis dirige l'école, s'occupe du *bambinat* et du *pouponnat*, promeut l'organisation des activités culturelles, conçoit une méthode d'enseignement des mathématiques. Elle est à la fois la collaboratrice et l'interlocutrice privilégiée de Godin et sa meilleure ambassadrice. Maîtrisant parfaitement l'anglais, qu'elle apprend pendant un séjour à Bruxelles, elle rédige des milliers de lettres qui font connaître le Familistère dans le monde entier, et en particulier en Grande-Bretagne et aux États-Unis. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le Familistère reçoit de nombreuses visites et jouera un rôle essentiel dans les échanges internationaux entre militants coopératifs.

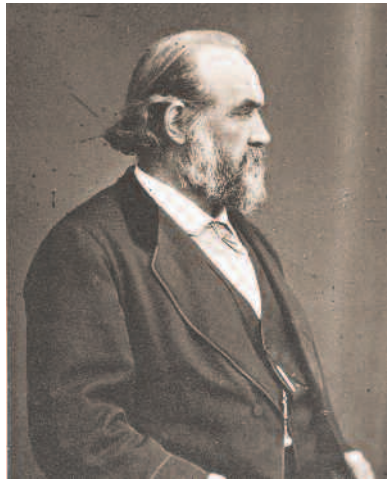
Après une longue expérimentation et une recherche juridique approfondie, Godin fonde l'Association du Familistère en 1880. L'ensemble compte alors 330 logements et 1770 habitants. Deux nouveaux immeubles – le Cambrai et le Landrecies – sont adjoints aux trois bâtiments centraux du Familistère, pour loger de nouvelles familles.

Godin meurt abruptement en 1888. Durant six mois, Marie Moret assure l'administration du Familistère, le temps qu'un nouveau gérant soit élu. Entre 1888 et 1968, date de disparition de l'association, cinq administrateurs se succèdent à sa tête. Durant toute cette période, la pensée de Godin restera l'inspiration majeure des familistériens, même si ceux-ci apportent régulièrement des changements réglementaires dans l'organisation de l'association.

Le palais social

Le site

Le Familistère constitue la trace la plus visible de l'œuvre de Godin. Plus encore, affirme son concepteur, « dès que l'idée du *palais social*



Portrait de Jean-Baptiste André Godin en 1879 (photographie anonyme, coll. Familistère de Guise)

aura suffisamment fait son chemin dans le monde, toutes les données économiques de la science sociale seront mises en présence pour choisir le lieu le plus convenable pour l'édification de chaque palais » (*Solutions sociales*, 1871, p. 439). Le palais est donc conçu pour être multiplié. Il convient de choisir soigneusement son lieu d'édification. À Guise, le lieu présente de nombreux avantages mais celui qui fut déterminant pour Godin est la proximité de la ville, dont il constitue un nouveau quartier. L'ensemble est bâti sur environ 18 hectares, et la vue s'étend à la fois sur les coteaux boisés de

l'Oise et sur des jardins, des prairies et sur l'Oise. Le Familistère proprement dit, bâti dans une boucle de l'Oise, est entouré de promenades, de squares, de vergers et de jardins d'agrément.

Après avoir conçu en 1856 le jardin d'agrément, Godin trace les fondations de l'aile gauche du Familistère en 1858. Le gros œuvre est terminé en septembre 1859, l'aile est terminée en 1860 et habitée en 1861. Elle compte 119 logements. Ce bâtiment est détruit au cours de la première guerre mondiale. Lors de sa reconstruction en 1924, on utilise le fer au lieu du bois pour la charpente, les logements sont agrandis et la façade et la toiture agrémentées. Une tour loge les sanitaires, laverie et vide-ordures.

En 1860 la construction des premières dépendances démarre avec l'aménagement d'une *nourricerie*, c'est-à-dire d'une crèche. La société de musique ainsi qu'un corps de sapeurs-pompiers sont

créés la même année. La partie centrale est construite de 1862 à 1864 et habitée en 1865. En 1866, on bâtit une nouvelle nourricerie et le pouponnat, derrière le *central*. Le théâtre et les écoles, voient le jour en 1869, puis les lavoirs et les bains en 1870. C'est donc un ensemble extrêmement complet qui est élevé : un habitat, un système d'approvisionnement, des magasins – épicerie, boucherie, boulangerie, vins, liqueurs, mercerie, étoffes, chaussures, vêtements, combustibles, café, casino, débits de boissons et salles de jeu, restaurants –, des hommes du bâtiment pour les réparations, des buanderies, une nourricerie (pour les enfants de 0 à 2 ans), un pouponnat (pour les 2-4 ans), un bambinat (pour les 4-6 ans), une école laïque, mixte, gratuite et obligatoire, des médecins, un théâtre, des salles de conférences, une piscine, des jardins, un parc, des écuries, étables, porcheries et basses-cours, une usine à gaz, une source, un système de mutualité, des associations de femmes, des associations religieuses, sportives, musicales, etc.

L'espace

Le palais a une façade de 180 m et son périmètre développé est de 450 m. Chaque bâtiment a entre 65 m (le central) et 50 m (l'aile gauche) de façade. Les bâtiments sont reliés entre eux et avec l'exté-



Vue du Familistère à l'achèvement du pavillon central du Palais Social en 1865 (photographie anonyme, 1865 - coll. Familistère de Guise)



Vue du Familistère (photographie Georges Fessy, 2002 - coll. Familistère de Guise)

rieur par dix passages, qui donnent également accès aux escaliers placés dans les angles. À chaque étage, une galerie. Ces galeries des trois bâtiments communiquent entre elles, à chaque étage, par des corridors. Les escaliers sont larges de façon à permettre de se croiser aisément.

Les murs extérieurs sont construits en deux longueurs de briques, soit 45 cm d'épaisseur. Les murs de séparation sont également de briques. Leur épaisseur varie selon leur destination, certains murs étant démontables selon la taille de l'appartement que l'on veut obtenir.

L'air, l'eau et la lumière constituent les trois richesses offertes par la nature que le Familistère doit fournir en abondance : c'est la condition de l'hygiène et de la santé qui conditionne la capacité des habitants à s'élever intellectuellement, socialement, moralement.

L'air

L'air est un des principaux éléments que la nature donne à l'homme pour l'entretien de son existence ; c'est un aliment de tous les instants : la nuit, le jour, pendant la veille et le sommeil, il entretient nos forces et il est indispensable aux fonctions de la vie. Il est donc du plus grand intérêt que l'architecture fasse concourir toutes les dispositions de l'habitation pour tirer de l'air le parti le plus utile à sa santé [...]. Autour du palais, pas plus que dans son enceinte, ne peuvent exister de matières en putréfaction ni d'eaux croupissantes ; les égouts et les citernes ont leurs siphons : aucune émanation n'y est possible. Des trottoirs, de vastes cours intérieures, des pelouses, des jardins cultivés et des allées servant de promenades font au Familistère des abords largement ouverts, dans lesquels l'air s'épure au contact de la végétation [...]. Le renouvellement de l'air, nécessaire à la ventilation des cours et des appartements, est obtenu par de larges ouvertures souterraines ménagées au nord, dans les jardins, derrière le palais. Ces ouvertures, de 4 m environ de côté, traversent le sous-sol des habitations et circulent en souterrains voûtés, sous le sol des cours, au bas des façades intérieures, de manière à rafraîchir l'air en été et à le tempérer en hiver ; des ouvreaux, ménagés de distance en distance, laissent échapper cet air à travers des grilles en fonte, placées à fleur du sol des cours. En hiver, pour éviter, pendant les grands froids, une aération inutile, venant de l'extérieur du palais, l'entrée des galeries souterraines est momentanément fermée de grandes portes qui interceptent le courant [...]. Les cours intérieures sont couvertes d'immenses vitrages [...]. Le verre intercepte dans une forte mesure les rayons du soleil [...]. Ce qui fait la serre chaude, c'est la concentration d'un air non renouvelé et conservant sa chaleur acquise. Les vitrages du Familistère ont, au contraire, pour la ventilation, de larges dégagements par où s'échappe l'air échauffé des cours, que

remplace l'air frais venant des galeries souterraines. D'où il suit que le vitrage, tempérant par lui-même l'ardeur du soleil, maintient l'air plus frais en été à l'intérieur du palais ; tandis qu'en hiver, il préserve l'habitation de la bise et de toutes les intempéries, et contribue, concurremment avec les portes se fermant d'elles-mêmes aux passages des cours, à maintenir à l'intérieur du palais une température douce, qui permet d'y circuler en vêtements légers.

(*Solutions sociales*, 1871, pp. 476-478)

Les logements sont très spacieux : entre 3,15 m (au rez-de-chaussée et au premier étage) et 2,60 m (au troisième étage) de hauteur sous plafond. Les caves ont une hauteur de 2,30 m. Les chambres sont conçues de façon à permettre plusieurs aménagements différents. Chaque appartement donne à la fois sur l'extérieur et sur la cour intérieure. Cette disposition générale favorise les liens entre 1 500 personnes qui « peuvent se voir, se visiter, vaquer à leurs occupations domestiques, se réunir dans les lieux publics, et faire leurs approvisionnements, sous galeries couvertes, sans s'occuper du temps qu'il fait, et sans avoir jamais plus de 160 mètres à parcourir » (*Solutions sociales*, 1871 p. 458). L'hiver, des vantaux de 1,60 m d'ouverture sont placés aux ouvertures des bâtiments afin d'éviter les courants d'air. Ces vantaux sont conçus pour permettre à un enfant de les pousser sans effort et sans danger. L'été, le passage est ouvert.

L'eau

Si l'air pur joue un grand rôle sur la condition matérielle de l'homme, l'eau lui est tout aussi utile et son emploi, intelligemment fait, contribue puissamment au bien-être et à la santé. Aussi, dans le palais social, a-t-on fait en sorte que l'eau soit un motif de bien-être pour tout le monde, et que le moyen pour se la procurer soit à la portée de tous.

Ni la mère ni l'enfant ne sont plus obligés d'aller chercher l'eau au puits de la rue pour la monter au logement, avec

grande fatigue, comme cela se fait dans l'habitation habituelle. L'eau est élevée des profondeurs du sol à tous les étages du Familistère où l'habitant la trouve, fraîche et pure, au moment de ses besoins.

Le premier soin apporté dans le choix de la source a été de s'assurer une eau exempte de tout contact avec les matières organiques en décomposition ; car les principes de la décomposition organique exercent, sur tout ce qui les approche, une action contraire à la vie et à la santé.

Un forage a donc été pratiqué à travers le terrain d'alluvion sur lequel repose l'édifice du palais ; ce forage traverse une couche calcaire, puis un banc d'argile, et c'est dans le second banc calcaire, placé sous l'argile, que l'eau potable est puisée. Le tubage du puits est établi de façon à empêcher toute infiltration des terrains d'alluvion. Ce tubage est en fonte de fer [...]. Ces précautions prises, un générateur et une petite machine à vapeur sont placés à proximité du puits dans les dépendances du palais. Les conduites d'eau suivent les couloirs des caves dans les rigoles d'irrigation ; par cette disposition, l'eau conserve sa fraîcheur, et les conduites sont faciles à réparer et à récupérer [...]. À chaque étage, les fontaines permettent de prendre l'eau nécessaire aux besoins de la population et à ceux de la propreté intérieure du palais, entretenue partout avec soin.

(*La Richesse au service du peuple*, 1874, pp. 33-34)

L'eau est présente à chaque étage. Elle alimente également les lavoirs. Le lessivage en effet ne se fait pas dans les appartements : les conditions médiocres dans lesquelles se pratiquent les lessives ne permettent pas un lavage parfait. Le linge sale, les eaux de lavage qui se répandent, le séchage difficile constituent un préjudice au confort et à la santé. La buanderie doit donc être extérieure au logement : on y trouve espace, eau chaude, eau de rinçage courante, essoreuses, étendoirs dans une pièce particulière. De même les soins du corps : bains, douches, piscine se situent près de la machine à vapeur qui les alimente en eau chaude permanente.

Avec cette eau chaude, et celle des réservoirs d'eau froide placés dans les combles de l'édifice, on a pu combiner, à côté des cabinets de bains toutes les ressources de l'hydrothérapie, et établir des douches d'une grande puissance. Dans l'édifice des buanderies et lavoirs alimentés par les eaux chaudes des ateliers industriels se trouve une piscine de 50 mètres carrés de surface, où les habitants peuvent se baigner à toute heure du jour. Cette piscine est pourvue d'un fond de bois pouvant descendre à 2,5 mètres de profondeur, et remonter à la surface de l'eau, afin de permettre de ménager aux baigneurs la profondeur de l'eau qui leur est nécessaire. Cette piscine peut servir ainsi aux baigneurs et baigneuses qui ne savent pas nager et aux groupes d'enfants de différents âges qui viennent chaque semaine, sous la conduite de leurs maîtres et maîtresses, y prendre des leçons de natation.

(La Richesse au service du peuple, 1874, p. 37-38)

La lumière

L'usage que l'homme sait faire de la lumière dans l'ordre matériel est un indice de son progrès dans l'ordre moral ; aussi tous les peuples ont consacré cette idée dans ces métaphores : les lumières de l'esprit, les lumières de la science, les lumières de la raison, la clarté de la pensée, du style, de la vérité, etc., et, par opposition : les ténèbres de l'ignorance, du vice, de la méchanceté, l'obscurité des préjugés, du mensonge, de l'erreur, etc. On peut donc affirmer que toute amélioration dans l'usage du feu et de la lumière correspond, chez les peuples, à un progrès quelconque dans l'ordre des idées intellectuelles, morales et sociales. Demandons-nous ce qu'est en France même, aujourd'hui, l'état des idées dans les trois cent mille chaumières qui n'ont encore qu'une porte pour toute ouverture ! [...] Avez-vous bien compris, artistes admirateurs des chaumières et des maisonnettes de la campagne, ce que renferment d'ignorance et de vues étroites ces maisons aux croi-

sées hautes et basses, vieilles et délabrées, aux carreaux de toutes dimensions, comme les croisées elles-mêmes ; croisées qualifiées d'ouvertures, bien qu'elles soient souvent condamnées dans les murs et qu'elles ne s'ouvrent jamais, de sorte que l'air extérieur ne peut même pas, dans la belle saison, vivifier et assainir ces taudis, où un air nauséabond existe en permanence [...]. Tel est encore l'état de la France, un des pays les plus policés du monde, que sur sept millions cinq cent mille maisons environ qu'elle renferme, plus de quatre millions cinq cent mille ont moins de cinq ouvertures, et ce ne sont que des cabanes et des chaumières, dans lesquelles vivent près des deux tiers de nos populations [...].

Dans le palais social, la lumière doit pénétrer partout avec abondance : pas de cabinets noirs, pas d'endroits obscurs ; la clarté et l'espace sont les premières conditions de la propreté et de l'hygiène. Aussi, tout est largement éclairé au Familistère comme tout est largement pourvu d'air et d'eau. La hauteur des appartements, la dimension des fenêtres, la largeur et les abords des escaliers, l'espace consacré aux cabinets d'aïssances et aux autres communs, la grandeur des cours, les jardins et les promenades qui entourent le palais, tout concourt à donner libre accès partout à l'air et à la lumière [...]. Entre sociétaires, les choses ne peuvent être faites au seul point de vue d'un usage particulier ; elles sont, au contraire, étudiées par l'association en vue des besoins de tous ; il faut que les mêmes appartements puissent loger le pauvre et le riche, suivant les circonstances ; c'est-à-dire que tous les appartements puissent recevoir les dispositions en rapport avec les besoins et les ressources de ceux qui demandent à les habiter.

C'est pourquoi, au Familistère, tous les appartements du même étage ont la même hauteur, mêmes croisées et même abondante lumière. Le palais social ne peut mettre de parcimonie à distribuer les dons gratuits que la nature fait à l'homme, et la lumière est au nombre de ces dons.

(La Richesse au service du peuple, 1874, pp. 41-44)